

Corpus film présente

LE SILENCE DU MUSICIEN

un film de Stéphanie Régnier



TV7



Centre national
du cinéma et de
l'image animée

Centre national
du cinéma et de
l'image animée

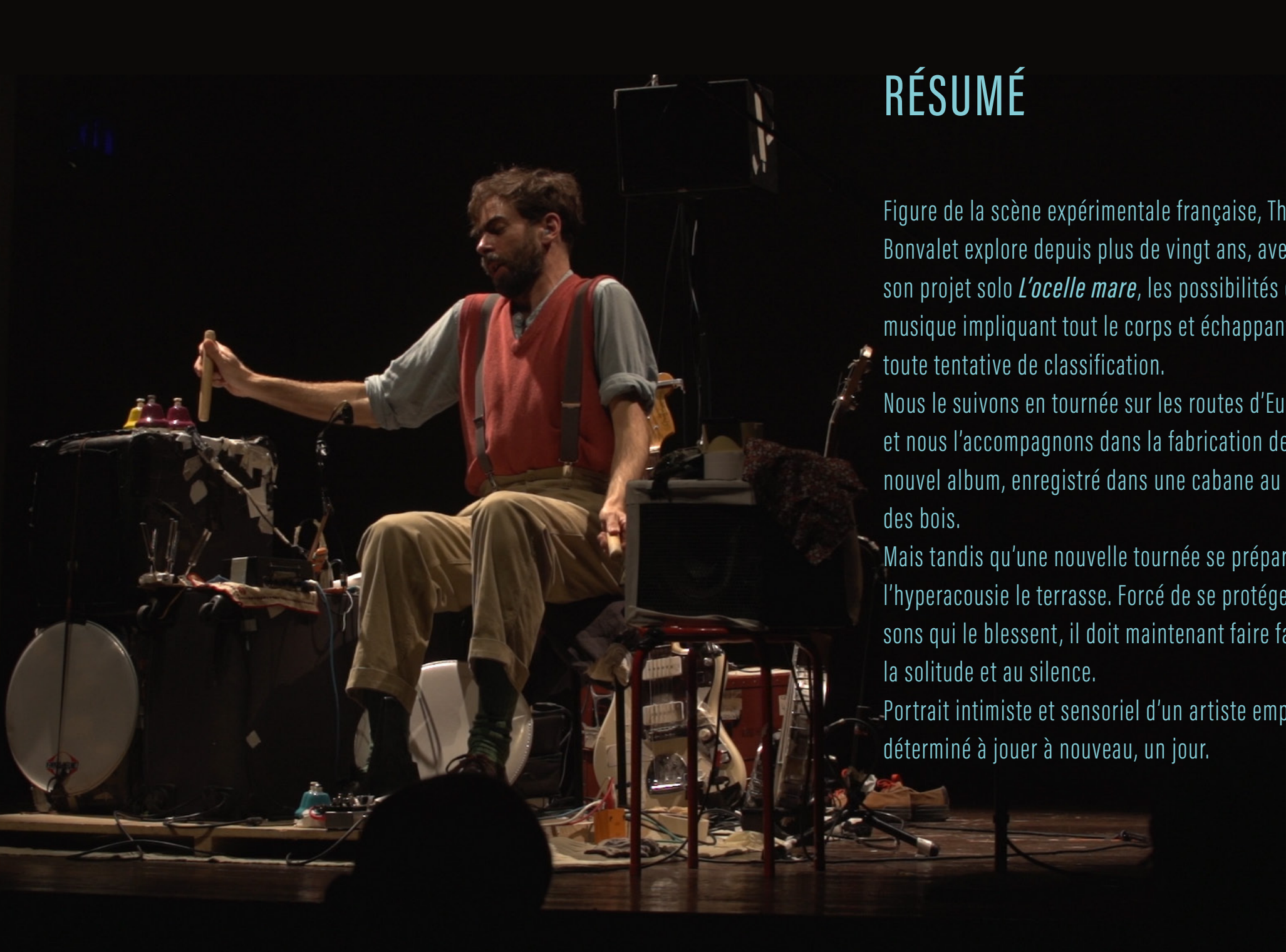
PROCIREP ANGOA LaScam*

bronillon
associations

le droit de
la copie privée

sacem

ALCA



RÉSUMÉ

Figure de la scène expérimentale française, Thomas Bonvalet explore depuis plus de vingt ans, avec son projet solo *L'ocelle mare*, les possibilités d'une musique impliquant tout le corps et échappant à toute tentative de classification.

Nous le suivons en tournée sur les routes d'Europe, et nous l'accompagnons dans la fabrication de son nouvel album, enregistré dans une cabane au creux des bois.

Mais tandis qu'une nouvelle tournée se prépare, l'hyperacousie le terrasse. Forcé de se protéger des sons qui le blessent, il doit maintenant faire face à la solitude et au silence.

Portrait intimiste et sensoriel d'un artiste empêché, déterminé à jouer à nouveau, un jour.

FICHE TECHNIQUE

Titre : LE SILENCE DU MUSICIEN

Titre anglais : ODE TO A MUSICIAN

Un film de Stéphanie Régnier

Avec Thomas Bonvalet

Genre : documentaire de création

Année : 2025

Durée : 1h16 (76 minutes)

Langues : français, anglais, espagnol - vostfr

Équipe technique :

Écriture, image et réalisation : Stéphanie Régnier

Son : Bertrand Larrieu et Stéphanie Régnier

Montage : Mélody Gottardi et Stéphanie Régnier

Étalonnage : Lucie Bruneteau

Montage son : Pierre George

Mixage : Romain Ozanne

Musique : Thomas Bonvalet

Production : Thaïs Pizzuti-Ould Mohand (Les films du temps scellé)

Avec le soutien de la bourse « brouillon d'un rêve » de la SCAM et du Bonus Scam-Vélasquez pour le film d'art, de la Région Nouvelle-Aquitaine en partenariat avec le CNC (aide au développement, aide à la production audiovisuelle), du département de la Dordogne, du Centre National de la Cinématographie et de l'image animée (fonds de soutien audiovisuel), de la PROCIREP-ANGOA (aide à la production), de la SACEM (aide au développement, aide à la production) et de TV7 Bordeaux.

Diffusion : Corpus Films

N° ISAN : 0000-0007-2049-0000-V-0000-0000-I

N° VISA : 163.795



Thomas Bonvalet est un bluesman qui « chante » le blues de notre époque électronique, où les corps se sont dissous dans les circuits imprimés, où le temps fuit dans un présent sans passé, sans silences, sans corps.

One-man-band, comme ces musiciens de rue qui fascinent les gamins, grosse caisse sur le dos, grelots aux chevilles, harmonica aux lèvres, cordes sous les doigts. Il y a de ça dans sa musique, mais avec John Cage en ombre portée, ou peut-être, plus encore, Henry David Thoreau pour l'attention aux bruits qui l'entourent.

M. Henritzi, REVUE&CORRIGÉE, juin 2018.



NOTE D'INTENTION

J'ai découvert Thomas Bonvalet sur scène en 2005, à Bordeaux. Il donnait l'un des premiers concerts de son projet solo *L'ocelle mare*.

Je faisais partie du public anonyme venu écouter sa musique. J'ai été saisie par la beauté de celle-ci et par l'intensité de son jeu, sa manière d'être physiquement habité par les sons qu'il produisait.

Sa musique, âpre, intense, mélancolique, m'emportait loin, dans une sorte de road-movie intérieur. Elle m'évoquait les grands espaces, les paysages parcourus au galop.

Les sons qu'il fabriquait semblaient le traverser de part en part, tel un courant électrique discontinu qui produisait sur son visage et dans son corps, de micro-mouvements musculaires et des mimiques incontrôlées. Dans l'auditoire, l'attention et l'écoute étaient palpables.

Un an plus tard, à Bruxelles, des amis musiciens nous ont présenté l'un à l'autre. Nous nous sommes recroisés au hasard des concerts et de nos pérégrinations géographiques. Nous avons tissé des liens d'amitié, puis nous nous sommes perdus de vue, un temps.

J'ai retrouvé Thomas en décembre 2018, alors qu'il enregistrerait les premiers éléments de son album *Sans Chemin*, dans la chapelle de Montignac en Dordogne. Je venais de m'installer dans la campagne charentaise, à une trentaine de kilomètres de là.

J'ai commencé à le filmer, sans savoir où cela me mènerait, mais avec la conviction qu'il y aurait un film un jour.

Je l'ai suivi dans des moments de travail, de recherche, de représentation publique, mais aussi dans des moments d'intimité familiale. Très vite, l'hyperacousie qui l'a frappé a bouleversé le projet initial. Le film est devenu le récit d'un basculement.

Comment survivre à l'hyperacousie lorsque la musique occupe depuis toujours le centre de votre vie ?

Thomas pourra-t-il créer à nouveau un jour ?

Ou devra-t-il définitivement cesser de jouer ?

Qu'advient-il de lui, alors ?

Ces questions ont dessiné la dramaturgie du film.

L'hyperacousie est une maladie peu connue, qui tend pourtant à se répandre dans nos sociétés aux environnements de plus en plus bruyants. Caractérisée par des douleurs aiguës ressenties à l'écoute de certains sons, elle s'accompagne souvent d'autres symptômes : acouphènes, sensations de brûlure sur la face et le cou, spasmes musculaires, picotements, stress, fatigue, angoisse, dépression...

Cette sensibilité douloureuse aux sons était présente de façon modérée, depuis quelques années. Thomas parvenait à s'en protéger et à jouer malgré elle. Mais les crises sont devenues plus violentes. En 2021, il s'est effondré et a dû renoncer à toute pratique musicale.

Les sons du quotidien lui étaient devenus insupportables : un chien qui aboyait, certains cris d'oiseaux, des assiettes qui s'entrechoquaient, un objet qui tombait au sol... Et s'il pouvait soutenir une courte conversation, la fatigue survenait rapidement après coup.

La recherche sur les troubles de l'audition en est à ses balbutiements et les solutions thérapeutiques restent encore incertaines. J'ai suivi Thomas dans ses tâtonnements, ses espoirs et ses désillusions, alors qu'il tentait de trouver un remède ou une voie possible.

Pour autant, ce film n'est pas un film médical dont le sujet central serait l'hyperacousie.

La maladie agit ici comme un révélateur. Elle met à nu le lien profond qui existe entre création et identité. Pour Thomas, la musique n'est pas un métier parmi d'autres : elle est sa manière même d'être au monde. L'empêchement musical produit un vide existentiel.

Au-delà du portrait d'un artiste singulier, j'ai souhaité parler du rapport intime que les artistes entretiennent avec leur création, et montrer combien celle-ci est partie constituante de leur histoire et de leur identité.

Lorsqu'elle est empêchée, ils se trouvent endeuillés, amputés d'une partie d'eux-mêmes. C'est un rapport au monde, construit depuis l'enfance qui s'effondre, et qu'il faut reconstruire, autrement.



Thomas possède quelques hectares de bois au cœur de la forêt de la Double. On y trouve une cabane, un étang et son île. Ce lieu constitue pour lui un refuge, et pour moi, un espace de projection cinématographique. J'ai filmé ses transformations au fil des saisons.

Dans le film, ce paysage n'est pas un simple décor. Il est un marqueur du temps qui s'écoule autant qu'un espace d'écoute. À mesure que le monde urbain se fait plus agressif et saturé, les bois et l'étang offrent une autre temporalité, une respiration, une densité sonore différente. Cet espace incarne une tentative de réaccordage au monde, une recherche d'équilibre dans un environnement devenu incertain. Mais cette nature n'est pas idéalisée. Elle est traversée par ses propres tensions et instabilités. Elle reflète l'état intérieur du protagoniste : à la fois refuge et territoire fragile, soumis aux éléments.

Pendant le tournage, la présence ponctuelle de Cléoma, la fille de Thomas, a été essentielle. À travers elle, la vie continuait dans sa dimension la plus simple et la plus concrète. Elle introduisait du mouvement, de l'imprévisibilité et de la douceur dans une période marquée par le retrait. Leur relation inscrit le film dans une continuité vitale et empêche qu'il ne se referme sur le seul récit de la perte. Elle ouvre, au contraire, la possibilité d'une circulation, d'une transformation.

Un des enjeux majeurs, en termes de réalisation, était de parvenir à tisser finement la poésie, la drôlerie et la mélancolie portées par le personnage de Thomas.

Sa présence est habitée par ces deux élans : d'une part, une gravité liée à l'épreuve qu'il traverse ; d'autre part, une capacité intacte à produire du jeu, du décalage, une forme d'humour discret.

Le film cherche un point d'équilibre entre ces deux pôles émotionnels, sans jamais les hiérarchiser, en laissant émerger des moments de légèreté au cœur même de la fragilité. L'amitié et la complicité qui nous lient ont rendu possible cet espace de jeu. La caméra n'est pas seulement un outil d'observation, mais un partenaire. Thomas ne se contente pas d'être filmé : il joue avec sa propre présence. D'une certaine manière, il "joue son personnage".

Cette dimension performative, toujours ténue, ouvre un espace de liberté où la mise en scène peut émerger de l'intérieur même de la relation. Elle permet au film de se situer à la frontière du documentaire et d'une forme de fiction incarnée, où le réel est traversé par une conscience de sa propre représentation.

Il y a un mouvement à l'intérieur du film, qui va de la musique vers le silence, puis vers une autre forme de musique. De l'énergie vibrante de Thomas Bonvalet au travail, nous allons vers une forme d'anéantissement, puis d'acceptation et de renaissance. Une ouverture vers autre chose.





THOMAS BONVALET

Thomas Bonvalet est un musicien autodidacte et multi-instrumentiste.

Bassiste puis guitariste au sein du groupe *Cheval de frise*, de 1998 à 2004, il s'éloigne progressivement de l'instrument traditionnel pour développer une pratique fondée sur le geste, le corps et l'écoute.

En 2005, il fonde son projet solo *L'ocelle mare*.

Son dispositif de jeu intègre peu à peu podorythmie, percussions, éléments mécaniques, instruments à vent, objets détournés et amplification.

Il publie plusieurs albums — *L'ocelle mare* (2006), *Porte d'Octobre* (2008), *Engourdissement* (2009) et *Serpentement* (2012). Ces quatre disques accompagnent l'élaboration progressive d'un instrumentarium singulier, mobilisant l'ensemble du corps dans une simultanéité de gestes.

Orgue à bouche, guitare électrique, banjo basse six cordes, clavier Casio, téléphone portable, concertina, métronomes mécaniques, générateur d'ondes, interrupteurs, ruban adhésif, tambourins, membranes, microphones et amplificateurs, clochettes...

Cet instrumentarium évoque un organisme mouvant, une véritable société de timbres, de frottements et de tremblements, instable et cohérente, naturellement ouverte aux collaborations.

Il joue alors avec *Powerdove*, *Arlt*, *Radikal Satan*, Jean-Luc Guionnet...

Après une série d'enregistrements réalisés dans des lieux aux acoustiques très marquées — temple protestant, forêts, étangs, appartements, grottes, églises —, il enregistre en 2017 son cinquième album, *Temps en terre*, en studio. Malgré ce changement de cadre, la musique conserve une intensité organique et une vitalité frappantes, caractéristiques d'un univers qui, tout en flirtant avec l'abstraction, reste profondément incarné. Les pièces s'y déploient comme des formes vivantes, issues d'un rapport direct au geste, au souffle et à l'écoute.

L'album *Sans chemin* (2021), prolonge et transforme cette recherche. Marqué par l'apparition des acouphènes et de l'hyperacousie, Thomas Bonvalet repense son dispositif sonore : distances, mini-amplifications, pulsations électroniques et timbres finement différenciés redessinent l'espace de jeu. La musique devient panorama, faite de plans sonores mobiles, d'interactions et de rétroactions entre objets, corps et résonances. Souffles, crissements, cliquetis et harmonies hachurées, entrelacs de textures, composent une matière en mouvement.

C'est une ritournelle qui s'éveille, se déploie, s'absente, resurgit, se transforme, s'oublie, s'éveille encore. Une ritournelle tout en plis et en creux, qui donne à voir autant qu'à écouter, théâtre d'ombres acoustiques où chaque timbre, chaque rythme, chaque modulation, naît d'un geste minutieusement affiné. — écrit Juliette Volcler au sujet de l'album *Sans chemin*.

SA MUSIQUE AUJOURD'HUI

En 2017, Thomas Bonvalet a commencé à souffrir d'hyperacousie, une pathologie encore peu connue, caractérisée par une sensibilité douloureuse aux sons et touchant de manière disproportionnée les musicien.nes. Cette atteinte progressive l'a conduit à prendre ses distances avec des dispositifs sonores, des gestes et des volumes longtemps constitutifs de son travail.

En 2021, la situation s'est aggravée, le contraignant à renoncer à toute pratique musicale. Ces années de retrait ont ouvert un temps d'enquête personnelle et sensible : comprendre l'origine de ce dérèglement, en saisir les mécanismes, en éprouver les limites, et chercher des formes musicales capables de composer avec le handicap.

Après quatre années de silence, il se produit à nouveau, cette fois dans une configuration minimaliste et intimiste : des concerts non amplifiés, guitare électrique débranchée, destinés à des groupes très réduits.

Le volume y est volontairement bas, l'attention déplacée vers des micro-événements sonores, des gestes ténus, des résonances internes. La musique se fait presque confidentielle, engageant une écoute partagée et une qualité de présence rarement sollicitée dans les formats de concert habituels.

Cette proposition s'accompagne d'échanges avec le public autour de l'hyperacousie. Thomas Bonvalet y partage le récit d'une expérience vécue comme une épreuve, mais aussi comme un terrain de réflexion sur nos environnements sonores, leur violence latente et la nécessité de repenser nos manières d'écouter.



CONTACT CONCERTS

Julien Bitaudeau

julien.bitaudeau@muraillesmusic.com

+33 (0)7 82 83 40 19





STÉPHANIE RÉGNIER

Formée à l'École des Beaux-Arts de Bordeaux (EBABX), Stéphanie Régnier développe d'abord sa recherche dans l'espace public. Elle co-fonde notamment le projet *Syndicat d'initiatives*, laboratoire d'expérimentation socio-artistique en milieu urbain, qu'elle déploie avec différent.es collaborateur.ices artistiques, à Bordeaux, Grenoble et Bruxelles. S'y élaborent les fondements de son attention aux marges, aux récits minorés, aux espaces de frottement entre l'intime et le politique.

En 2008, elle intègre l'École documentaire de Lussas et réalise deux courts métrages. Dans *Nuit*, un homme sans ancrage vivant dans sa voiture accepte de livrer son récit sans jamais montrer son visage. Le film pose d'emblée une écriture fondée sur la voix, l'ellipse et la confiance accordée au hors-champ.

Jacky Jay, chemin des jardins, prolonge cette attention aux trajectoires de vie fragiles et aux existences situées dans les marges.

Avec *Kelly*, son premier long métrage documentaire, qu'elle tourne à Tanger, elle dessine le portrait d'une jeune femme en suspens entre trois continents, trois langues et trois mondes. Europe rêvée et inaccessible, vies clandestines, circulations migratoires, prostitution et formes d'enfermement composent une géographie fragmentée, où l'espace devient le reflet d'une identité morcelée.

Sélectionné dans de nombreux festivals internationaux, *Kelly* reçoit le Prix du Jury Jeune au festival Cinéma du Réel, ainsi qu'une Étoile et le Prix Découverte de la Scam.

De 2015 à 2017, Stéphanie assure la direction artistique du festival *Doc en Mai* à Bordeaux et réalise en parallèle le moyen métrage documentaire *Eaux noires*.

Tourné en Guyane, en langue créole, *Eaux noires* propose une traversée sensorielle du marais de Kaw, où s'entrelacent les récits mythologiques portés par les habitants du lieu et les chants de kasékò, hérités des esclaves de Guyane et transmis de génération en génération jusqu'à nos jours.

Diffusé sur France Télévisions, Tënk, Mediapart et Kub, le film reçoit le Prix de la meilleure bande sonore au festival Sole Luna à Palerme en 2019.

En 2020, elle entame l'écriture de son premier long métrage de fiction, *Les Pollens*, au sein de l'Atelier Scénario de la Fémis. Ce projet de film explore le rapport au temps, à la filiation et au deuil. Il prolonge naturellement les préoccupations au cœur de son œuvre documentaire : l'attention aux corps, aux sens, aux gestes, et à la manière dont les lieux façonnent les existences.

C'est en parallèle de cette écriture fictionnelle qu'elle réalise *Le Silence du Musicien*.



CONTACT

films.stephanie@gmail.com

www.stephanieregnierfilms.com



CONTACT DIFFUSION

Thaïs PIZZUTI

+33 (0) 6 30 71 45 17

thais@corpusfilms.org

www.corpusfilms.org